

## Olivier.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, Olivier est présent, il a toujours été présent à mes côtés. À l'âge de deux ans on était déjà dans la même classe de maternelle.

Olivier c'était mon deuxième frère, mon copain, mon confident, j'étais la jambe droite et lui la gauche, c'était ma moitié mon jumeau.

On a été émerveillé par les mêmes choses. On a grandi dans le même univers, bercé par les elfes qui hantent les forêts bretonnes, par les légendes de la forêt de Brocéliande, par les paquets de mer qui explosent sur nos falaises en fumant de colère et d'écume, par l'odeur du goémon à marée basse, par la beauté des cotes sauvages du pays qui nous a vus naître tous les deux. Jusqu'au bac on était souvent dans les mêmes classes.

On a fait les quatre cents coups ensemble au grand dam de nos parents. Olivier avec son look à la Alec Baldwin, avait toutes les filles qu'il voulait, j'en étais malade, parfois même j'en étais jaloux. Il arrivait à sortir avec des filles que j'essayais de draguer depuis des semaines sans rien obtenir, même pas un battement de cil, et lui arrivait, la gueule enfarinée, et son sourire « ultrabrite », et la fille était emballée, sautée et jetée, en prime il me racontait en détail ses ébats. Des fois je l'aurais étranglé. Autant de facilité n'est pas humain. Longtemps j'ai cru qu'il avait une recette pour draguer les filles, un truc, une sorte de don. En fait de don,

Olivier était tout bonnement un canon aux yeux de la gent féminine, elles se pâmaient en le voyant, leurs yeux papillonnaient d'envie.

Comme il se rendait compte que je ramais avec les filles, que je me prenais râteaux sur râteaux, un jour il m'offrit une de ses copines, gentille, jolie et pas farouche, c'était le moins que je puisse dire en y repensant. J'avais quinze ans, elle en avait dix-huit, en quinze jours j'ai tout appris sur l'anatomie féminine et sur la sexualité en couple. Chaque fois que l'on se rencontrait elle m'apprenait plusieurs trucs, et dans ce domaine particulier, j'apprenais très vite, et j'en redemandais, j'étais insatiable, et ma soif d'apprendre était sans limite. J'en souris aujourd'hui.

Quand Olivier rencontra Sophie, il changea radicalement de comportement. Sophie n'était pas particulièrement jolie, du reste la première fois que je l'ai vue, je me suis fait la remarque qu'Olivier commençait à blobloter du citron, qu'il devait avoir des problèmes de vue. Sophie est différente de toutes les filles qu'Olivier s'était envoyé sans compter, elle est quelconque, c'est un fait, mais elle est très intelligente, je crois que c'est ça qui a plu à Olivier, il a été impressionné. Ça fait dix ans qu'ils se sont mariés, ils projettent d'acheter une grande maison dans le sud, et d'avoir des enfants, la moto commençait à lui rapporter beaucoup d'argent.

Comme souvent en hiver Olivier et Sophie venaient passer quelques week-ends à la maison, Olivier et moi en profitions pour aller rouler à moto sur les chemins.

C'était un de ces petits matins de novembre comme on les aimait tant. La veille il pleuvait à verse, mais ce matin-là, le soleil brillait, il illuminait cette matinée d'une lumière dont je me rappelle encore les nuances de jaune et de rose, le ciel bleu était une véritable invitation au bonheur. Les motos chauffaient, une 300 pour Olivier, une 250 pour moi. Les moteurs deux temps claquaient, des volutes de fumée nous entouraient comme des nuages miniatures. La moto d'Olivier avait un son plus rauque, ce qui laissait présager certainement

un surcroît de puissance, l'odeur de l'huile de synthèse brûlée commençait à m'exciter, il fallait qu'on parte, il fallait qu'on roule. Sophie, pourtant si conciliante d'habitude, ne voulait pas, ce matin-là, que l'on sorte, elle avait un mauvais pressentiment, le même que le jour où Olivier avait chuté lourdement dans une course nationale de moto-cross, il s'était retrouvé deux jours dans le coma.

Je me rappelle très bien, elle ne voulait pas qu'on sorte rouler ce matin-là.

- Écoute, Sophie, tout ira bien. A dit Olivier en l'embrassant amoureusement.

- Bon, Olive on y va. J'ai dit.

On a enfilé nos casques, nos lunettes et nos gants, harnaché comme des samouraïs japonais avec leurs armures de protection, nous avons enfourché nos bécane puis nous sommes partis sous le regard inquiet de Sophie.

Les tétines des pneus accrochaient parfaitement sur la terre humide des chemins, la pluie les avait parfaitement préparés, on s'appliquait à faire de belles traces, tout en dérive sur un filet de gaz. Rapidement j'ai pris le commandement, on roulait vite, les moteurs de nos KTM hurlaient, dans la campagne solognote. Olivier n'était pas dans un bon jour, une mauvaise grippe diminuait ses capacités. Ce n'était pas souvent que je pouvais le dominer, ce jour-là j'avais une alliée de choix, la grippe qui l'affaiblissait, ce qui me permettait d'être devant. Olivier était tout prêt derrière, mais j'enroulais du câble, j'envoyais du gros gaz pour garder l'avantage. De toute façon, malade ou pas, si Olivier avait voulu être devant il aurait été devant, quoi que je fasse n'aurait rien pu changer.

À plusieurs reprises, dans des borbions techniques infâmes, Olivier me laissa sur place, c'est vraiment ma hantise les borbions où se cachent d'énormes ornières, j'en ai la trouille, je freine alors qu'il faut accélérer à fond et passer en force en serrant les dents, je n'ai pas les couilles pour le faire. Olivier fair-play m'attendait un peu plus loin en rigolant dans son casque, il me laissait repasser devant, en me faisant croire qu'il résistait de toutes ses forces, alors qu'il se promenait.

Comme il n'était pas en forme, il préférait me suivre, suivre un lièvre qu'il saura doubler le moment venu.

À deux reprises on a croisé des bonnes gens à cheval, on a coupé les moteurs pour ne pas effrayer les bêtes, on les a redémarrés quand les cavaliers étaient à bonne distance de nous.

On aimait se taquiner, on bluffait l'autre pour voir ses réactions. Olivier est très doué, il est vrai qu'il est aidé parce qu'il roule en moto-cross à un niveau européen, et qu'il n'est pas ridicule dans des courses de niveau international. Il est payé pour rouler en moto, un job de rêve. C'est vrai que l'enduro est très différent du moto-cross. Contrairement au moto-cross qui se pratique sur un terrain fermé, en enduro on roule sur des chemins communaux ouverts à tous, on peut rencontrer des gens, des véhicules. Il faut donc rouler très prudemment, en se gardant toujours au moins une échappatoire ou une zone de freinage au cas où, en cas de rencontre avec des chevaux, des VTT, des promeneurs, d'autres enduristes. Et puis les gens que l'on côtoie, on le doit à un minimum de respect.

Olivier m'a toujours dit :

- En cross tu peux rouler à 100 % voir plus, mais en enduro il ne faut jamais rouler au-delà de 70 % de tes capacités pour toujours faire face à l'imprévue, ta vie et celle des autres peu en dépendre.

On a fait le plein d'essence et d'huile dans une petite station pommée en pleine Sologne. Le vieux pompiste tenait la bretelle de sa salopette tout en nous regardant avec un petit sourire en coin. Les bécane fumaient, elles étaient noires de terre et de boue, tout comme nous, on dégoulinait de crasse. On paya le gars et nous sommes repartis en pleine brousse.

Olivier commençait à me pousser, je roulais largement au-dessus de mes 70%, mais j'en envoyais encore. Le chemin que nous emprunions était défoncé, les motos encaissaient sans broncher les chaos du relief, on roulait debout, en envoyant de gros coups d'accélérateur pour délester au maximum l'avant de nos machines, pour pas qu'elles se plantent dans les bosses. Jamais en dix ans on a croisé

quelqu'un, sur les cinq kilomètres sinueux de cette ancienne voie romaine laissée à l'abandon. On attaquait comme des sauvages au mépris des règles élémentaires de sécurité. On le savait, mais on ne croisait jamais personne sur ce putain de chemin.

Plus que cinq ou six virages et je sortirais de ce parcours en tête. On allait aborder un virage à droite, la végétation masquait la vue, on fonçait à l'aveugle. Je m'étais mis à la corde, la poignée des gaz bloquée à fond, l'arrière de la moto était en dérive, tout en glisse, je contrôlais parfaitement ma trajectoire avec quelques légers coups de guidon subtilement dosés, quand j'ai vu la roue avant de la bécane d'Olivier au niveau de mon genou gauche. Le salaud, il envoyait encore plus fort que moi, au moment où il est arrivé à mon niveau, on ne voyait encore pas la sortie du virage. J'ai eu alors un drôle de pressentiment, comme si Sophie avait eu raison d'avoir des craintes, il ne fallait pas aller rouler ce matin-là, à cette seconde précise je savais que Sophie avait raison, atrocement raison.

Il était trop tard impossible de freiner, je suis passé à droite du tracteur, Olivier s'est encastré dans la charrue attelée à l'arrière de l'engin, dans un vacarme épouvantable. J'ai fini ma course dans un fossé rempli d'eau, ma bécane a volé dans les arbres. Je suis sorti sur trois pattes du fossé, sonné, mon bras gauche ne répondait plus, un des gars du tracteur venait m'aider, il me parlait, mais je n'entendais rien, mes oreilles bourdonnaient. L'autre type était en train de regarder sa charrue, il tenait sa casquette d'une main, de l'autre il se masquait la bouche, il était blême, horrifié. Je me suis précipité, je savais qu'Olivier n'avait eu aucune chance d'éviter l'impacte, je suis passé au raz des socs d'acier poli par la terre de cette charrue, j'avais bien vu ces lames d'acier briller à quelques centimètres de ma tête.

Olivier n'a pas pu dévier sa bécane, il avait réussi, dans un dernier geste désespéré, à coucher sa bécane, mais la charrue était trop près du sol. La moto était plantée dans un soc, elle était tordue en accent circonflexe, le guidon était cassé en deux, la selle avait été tranchée nette comme une tranche de

jambon. Olivier était sous le tracteur, en pièces, dans une mare de sang.

Je me suis précipité, pour voir ce qu'il avait. En le retournant, un de ses bras est resté par terre. Mes gants étaient couverts de sang. Olivier était mort.

Je me suis assis par terre prostré, le gars à la casquette me parlait, on aurait dit une langue étrangère, je n'arrivais pas à saisir le sens des mots qui sortaient doucement de sa bouche, le plus jeune, affolé, téléphonait avec son portable. Je me rendais compte qu'Olivier ne se relèverait plus, à jamais il resterait ratatiné, lacéré comme un gros morceau de viande sanguinolent. J'avais envie de vomir, je voulais cracher ma vie, que la chance, ou la malchance, m'avais laissée ce matin. Le destin, dans sa grande lâcheté, avait décidé de m'épargner, ça ne devait pas être mon heure. Je ne sentais plus cette vie qui depuis toujours gravitait autour de moi, Olivier, oh... Olivier revient moi. Je me persuadais que je vivais un cauchemar, et que j'allais me réveiller, on boirait une bière Olivier et moi, comme avant, et puis zou.

- Pourquoi j'y ai réchappé, pourquoi ? J'ai dit à voix basse.

Le SAMU, les gendarmes, les pompiers sont arrivés. Un médecin s'occupait de moi, j'avais une fracture ouverte de l'avant bras gauche, et une déchirure musculaire au genou gauche, je n'avais absolument rien senti. Le vieux du tracteur disait que j'avais percuté le pneu arrière droit de son engin, et que l'autre, en parlant d'Olivier, c'était fracassé la gueule dans la charrue et que le tracteur avait bondi vers l'avant tellement le choc avait été violent.

Des types s'occupaient d'Olivier, ils l'ont mis dans un sac, comme des ordures que l'on s'apprête à jeter. Merde, ce n'est pas possible, je voyais Olivier tel un pantin désarticulé, disloqué, dans ce sac, sa tête était rouge, ses cheveux étaient tout collés, la gorge serrée, j'ai tourné la tête, cette vision d'horreur est encore gravée dans mon esprit, imprimé sur ma rétine à jamais. Un conard de flic est venu me faire chier avec ses questions à la con, comme seule réponse je lui ai craché à la gueule le sang qui me coulait dans la bouche.

Olivier.

Sophie est venue me voir à l'hôpital, plus exactement, elle est venue me dire mes quatre vérités. Elle m'a dit en larmes, que j'avais tué Olivier, que je paierais un jour pour ça. Ça m'a fait très mal, plus encore que la mort d'Olivier, mais qu'aurais-je pu dire à Sophie ? Son amour, son compagnon, ses projets d'avenir étaient morts avec Olivier. Si à ce moment précis j'avais pu claquer des doigts pour revenir dans le temps, je me serais acharné, j'aurais usé mes doigts jusqu'à l'os pour annuler ce qui venait de se passer.

Il a suffi d'un millième de seconde pour tout anéantir.

Ce jour-là, si je n'avais pas été ficelé sur un lit d'hôpital, je me serais foutu par la fenêtre, parce que Sophie avait raison, aujourd'hui encore j'en suis persuadé.